Deuxième Année — N° 17. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 20 Février 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (I^er^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

LA PLUIE

(Illustration d'André PERROUD)

SOMMAIRE

La Voix tenace.....	Louise Bodin
Les Droits des Femmes.....	Georges Yvetot
Croquis de Paris.....	Jeanne Deuil-Perot.
Réponse à l'Immortel.....	Noël-E. Garnier.
Libres Propos.....	Marianne.
Notes d'une Villageoise.....	Buray-Degroud.
Propos	Ermenonville
Un Drôle de Quartier (roman).....	Ermenonville.

LA VOIX TENACE

Depuis plus d'une semaine, c'est Bolo qui est chez nous la grande vedette. La première et la seconde page des journaux de Paris et de la province lui sont consacrées, à lui, à son costume, à ses attitudes, à sa physionomie, à ses reparties. Manchettes en lettres énormes ; titres sensationnels de chapitres palpitants ; points d'interrogation auxquels on est suspendu tout haletants ; signes cabalistiques ou algébriques ; incidents dramatiques ou dramatisés ; entrées impressionnantes de témoins qui excitent les passions du public ; apparition d'un prélat monduin comme dans une pièce de M. Lavedan ; querelle — pour une fois — entre le sabre et le goupillon ; manifestations théâtrales, colères affectées du commissaire du gouvernement dont l'autorité sans appel tranche, coupe, exécute et fait bien voir aux ministres, anciens ministres et pékins de tout rang et de tout acabit de quel bois il se chauffe.

Cependant on a tout de même vu paraitre M. Viollette, qu'il avait juré de ne pas entendre et les documents administratifs véhémentement refusés par lui ont dû être, par ordre, communiqués à la défense. Qu'est-ce à dire ? Le gouvernement serait-il tout de même au-dessus de son commissaire ?

Aujourd'hui, stupeur, Bolo est passé au second plan. Cela n'est pas que chez nous aucun grand personnage de la politique ou de la diplomatie se soit avisé de l'éclipser. Cela n'est pas que les conseils de revision aient paru plus dignes d'intérêt que le conseil de guerre, ni que nos jeunes conscrits de la classe 19, qui défilent en ce moment devant leurs examinateurs, nus comme les éphèbes antiques, aient paru plus touchants que Bolo et son « beau physique » d'aventurier. Non. Seul, M. Wilson était capable d'opérer un pareil miracle. Et la grande voix qui vient encore de passer sur la mer balaie, comme un puissant vent du large, toutes les rumeurs du « guignol social », toutes les disputes et les controverses, et les démentis, et les protestations, et les trémolos et les chicanes.

M. Wilson est tenace et il poursuit sa route sans que rien puisse la faire dévier. Il se souvient que nous sommes en guerre, que la situation européenne n'a jamais été plus grave et plus menaçante, et qu'il est nécessaire d'être vigilant et à chaque occasion de répondre : « Présent ! »

Il a jugé utile de répondre à la réponse du comte Czernin et du comte Hertling. Il n'a pas haussé les épaules ; il ne les a pas dédaigneusement traités de larrons en foire. Il discute avec eux comme avec des adversaires qu'il s'agit de convaincre ou de confondre, dont on peut retenir et examiner certains arguments, mais dont il faut inlassablement repousser les autres. Il accorde au comte Czernin des intentions amicales, du bon sens, de la clairvoyance, de la franchise. Et il met en relief, pour toutes les nations qui l'écoutent, belligérantes ou neutres, avec sa patience et sa méthode habituelles, les habiletés, les équivoques, les échappatoires, et l'anachronisme du comte Hertling — et la dépendance dans laquelle il est du parti militaire allemand.

Quelles qu'en soient les causes et les raisons, il est certain que le parti militaire allemand a de nouveau ressaisi le pouvoir absolu qui paraissait lui échapper et qu'il préfère continuer à envoyer à la mort des millions d'hommes plutôt que de se rendre à l'évidence que « ce qui est réglé par la force des armes est faussement réglé ou pas réglé du tout » et que le vieux monde des congrès, des secrets diplomatiques, des partages territoriaux européens a cessé d'exister.

Pour triompher de cet obstacle, M. Wilson fait appel de nouveau à l'union, à la solidarité des démocraties, aux peuples, à la Société des Nations contre l'autocratie, l'intrigue et la force.

Les quatorze articles de son programme de paix mondiale, exigible par les nations de l'Entente, il les résume en quatre épreuves par lesquelles il sera simple de voir s'il est possible pour chaque gouvernement d'aller plus loin dans la confrontation de leurs vues.

Minutieusement, gravement, il reprend les principes déjà énoncés par lui dans ses messages précédents. Il épand son idéal indomptable dans le ciel « aveugle et sourd » de notre Europe martyrisée, décidé à le faire comprendre par les peuples et à les aider à le réaliser.

Le Kaiser remercie Dieu dont il voit la main tendue sur l'Allemagne et compte sur lui pour apporter la Paix. M. Wilson préfère compter sur les hommes éclairés, animés de la passion active de la Justice, de la Raison, de la Liberté.

Et que d'admiration nous avons pour lui, que de confiance ; quels espoirs renaissent dans nos cœurs, après tant de déceptions, tant de désillusions, lorsque nous l'entendons dire et redire qu'il faut que les causes de cette guerre soient à jamais écartées, qu'il faut qu'un pareil conflit soit rendu impossible à jamais !

Quelle sécurité nous donne cette parole de volonté ferme et réfléchie, et quelle autorité à opposer à ceux qui préfèrent affirmer la fatalité — divine ou non — des guerres plutôt que de chercher à en prévenir le retour !

Mais pourquoi aucune voix française ne fait-elle écho à la voix tenace du président Wilson.

Louise BODIN.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Les Droits des Femmes

On continue d'en parler :

Au commencement du mois dernier, M. Jules Siegfried, doyen d'âge de la Chambre des députés, présidant la séance de rentrée, prononçait cette phrase, unanimement applaudie :

« Il faudra que, dans tout le pays comme dans cette enceinte, subsiste l'union sacrée et qu'aux élections prochaines, par un geste de justice et de reconnaissance, il soit donné aux femmes le bulletin de vote, pour leur admirable attitude pendant la guerre. »

M. Jules Siegfried me paraît être un homme aux réalisations aussi promptes que peuvent l'être celles d'un parlementaire. Je lui reconnais de la bonne volonté et de la décision. Je crois l'avoir déjà dit. Aussi, je ne crains pas de répéter que les femmes peuvent être heureuses de son concours à une condition toutefois, c'est qu'elles comptent encore et toujours beaucoup plus sur elles que sur n'importe lequel des moins mauvais élus ou politiciens.

Néanmoins, puisque M. Siegfried, après avoir proclamé sans ambage l'orthodoxie de son féminisme, s'est mis en posture de le faire triompher, faisons-lui confiance.

Voici, d'ailleurs, ce qu'a déclaré à un journaliste qui l'interrogeait le président du Groupe des Droits de la Femme qui vient de se constituer au Palais-Bourbon :

« Je suis sûr que mes collègues ne refuseront pas à la femme le bulletin de vote municipal. Nous ne demanderons pas plus pour le moment, car il est sage de procéder par étapes. Le vote municipal féminin a, d'ailleurs, fait l'objet, il y a quelques mois, d'un vœu favorable émis par la commission du suffrage universel, et mon collègue, M. Etienne Flandin, a été chargé de rédiger un rapport à ce sujet.

« Nous offrirons donc, j'en suis convaincu, le bulletin de vote municipal aux femmes. Ce sera un hommage rendu aux admirables vertus déployées par elles au cours de cette guerre. En le leur accordant, nous accomplirons un acte de justice élémentaire. Bien des pays nous ont, d'ailleurs, précédés dans cette voie : l'Angleterre et les Etats-Unis ont récemment accordé aux femmes le vote complet, que possèdent depuis bien des années les femmes des pays scandinaves.

« J'ai bon espoir de voir aussi nos collègues se mettre d'accord pour ouvrir aux femmes l'accès de tous les titres et emplois universitaires, notamment par une revision de l'enseignement secondaire féminin.

« Dans l'effort de demain, toutes les intelligences pourront et devront être utilisées. »

M. Siegfried a insisté en terminant sur la nécessité de substituer le régime de la séparation de biens à celui de la communauté, en l'absence d'un contrat matrimonial.

Nous croyons savoir que cette modification à apporter à notre Code civil aura un avocat aussi influent qu'éloquent : M. René Viviani, ancien président du conseil et partisan, par surcroît, du suffrage municipal des femmes.

***

Eh ! bien, voilà donc la question du vote des femmes en assez bonne voie. Réjouissons-nous, citoyennes, nous allons enfin compter pour quelque chose !

Pourtant, ne nous illusionnons pas trop, ce serait peut-être courir à un échec.

Tant de promesses déjà nous ont été faites !

Je veux même admettre, si vous le voulez, que les femmes aient sous peu le bulletin de vote... Des intrigantes, des vaniteuses, des ambitieuses se croient déjà élues...

Et puis, après ?

J'ai dit que le bulletin de vote, ce n'est pas tout. Si j'osais, si je ne craignais d'encourager les mauvaises volontés, je dirais que ce n'est presque rien. Il n'y a qu'à en juger par le peu que le bulletin de vote a pu donner de bon au Peuple, ou, plutôt, aux travailleurs. S'ils n'avaient eu que cela !...

Heureusement, ils avaient, ils ont, ils auront encore leurs organisations économiques. Tout cela, on le sait bien par expérience, c'est ce qu'il y a de plus sérieux malgré de grandes imperfections.

Rien n'est plus joli que de vouloir donner des Droits à la Femme ! Mais rien n'est plus réellement pratique pour la Femme que le Droit qu'elle saura prendre elle-même envers et contre tous : le Droit à la vie et à la liberté !

Celui-là n'est pas un droit qui se mendie ; c'est un droit qui se conquiert.

Pour cela, Femmes, sachez, entre vous, unir vos volontés, harmoniser vos efforts et vous défier déjà des politiciennes !

Je connais bien des hommes qui sauront vous aider à atteindre cette prochaine étape de votre émancipation.

Georges YVETOT.

CROQUIS DE PARIS

Un Type

Au Métro. Le train entre en gare. Monsieur « Court-Place » est en ligne. Il guette. Le train s'arrête. D'un regard circulaire, il a choisi la place qu'il prendra. Il a la chance d'habiter tout près d'une tête de ligne et s'offre le rare privilège d'être assis, chaque matin. D'un coup de poignet, il ouvre la portière et se précipite. Il va droit à la banquette visée. Il est gros, il lui faut ses aises ; aussi empiète-t-il sur la place de son voisin, car il n'a pas l'habitude de se gêner pour les autres. Il s'installe bien confortablement, et satisfait, ouvre son journal.

Dès lors il est assis et c'est pour... jusqu'au bout. Il peut monter un amputé, un vieillard, un blessé ; il ne les voit pas ; une femme portant un enfant sur les bras, il l'ignore. Excusez-le, il lit. Sa voisine ayant reconnu en lui un coureur de places, persuadée qu'il ne se lèvera pas, offre la sienne ; le mouvement que produit la mutation ne lui échappe pas ; il comprend... Ah ! ce n'est pas de sa faute... S'il avait vu... Mais il lisait... L'énorme paquet, ceint d'une toilette noire qu'une fillette va livrer, a heurté un peu le pied du Monsieur ; il lui jette de tels regards, par-dessus ses lorgnons dorés, que l'enfant craintive détourne un peu la tête...

Enfin sa station approche ; avec force gestes il descend. Il arrive à son bureau, s'asseoit, et cela dure huit heures.

Le soir, à son retour, il aura peut-être moins de chance, car il prend le Métro à mi-chemin du parcours et quand il monte les places sont occupées. S'il en est par hasard une de libre, soyez sûrs qu'elle sera pour lui ; il n'est pas de manœuvre qu'il ignore pour aboutir à ce résultat-là. En tout cas, il profitera de la première qui se présentera, en dépit de tous les voyageurs debout qu'il bouscule avec un sans-gêne révoltant. Si cette place espérée tarde, son humeur s'en ressentira ; il en voudra à tous ceux assis.

Dès son arrivée chez lui, il trouve une femme dévouée qui lui apporte ses pantoufles. Il s'installe dans son large fauteuil, déplie son journal.

Et il se couche de très bonne heure, fatigué de sa longue journée...

Jeanne DEUIL-PEROT.

Réponse à l'Immortel

Il y a, dans l'*Echo de Paris* du 22 janvier 1918, et sous la signature de l'Immortel Maurice Barrès, de l'A. F. ! un appel aux présidents des groupes — lisez du Palais-Bourbon (Bourdon, comme il est insinué si délicatement à la deuxième page du même journal) — où le député des Halles, pour la seconde fois, faisant un geste... vers l'Azur (*sic*) conjure prudemment nos députés, sans distinction de parti, de communier en la France éternelle et victorieuse, capitaliste, cléricale et militaires (synonymes ! synonymes !) pour ne pas déchaîner sur leurs têtes l'orage de la vindicte populaire. L'Immortel Maurice Barrès, qui avait déjà troqué l'habit vert contre la robe rouge de procureur... disons national, un journal prétendu du front, le *Poilu* (je vous le recommande) en fait anonymement le dithyrambe et mêlez-vous un peu de dire que Caillaux n'est peut-être pas le traître qu'on croit aujourd'hui, comme ces moines dont la cuirasse cabossait la bure, par-dessus l'habit à palmes et l'hermine justicière revêt la robe aux longs plis du jeune Eliacin et — tout lin, tout miel — le Corbeau de France, un rameau d'olivier au... derrière, s'envole en croassant : « Paix ! Paix ! avec vous les Hommes de bonne volonté... Paix! Paix! » Et l'air, qu'il bat d'une aile maigre, sent le cadavre et la terre fraîchement creusée. « Paix ! Paix ! avec nous. » Vous nous la bâillez belle, Maurice Barrès ! Il est vrai que votre supplique se cache honteusement en dernière page — et qui aurait le courage de lire jusqu'au bout ! le journal qui s'avilit, s'il se peut encore, de la publier. Un coup de béquille dans le tas aux ordures, voulez-vous, mon capitaine ? — comme dirait ce chasseur alpin que vous deviez mener à l'assaut et qui, à vous attendre, là-haut, y a déjà perdu une jambe et qui perdra la tête, un jour, d'entendre les bonnes sœurs lui lire — dans son lit d'hôpital, entre deux signes de croix — l'hymne écrit à... Votre gloire... dans un fauteuil d'académicien !

Mais aujourd'hui vous venez à nous, — je me répète — le rameau d'olivier quelque part ! Le ton a changé... Vous n'êtes plus l'accusateur au bras menaçant — non plus que l'engagé volontaire d'août 1914 ou l'hebdomadaire conquérant de Strasbourg. Mais papelard, onctueux, la bouche fleurie et les mains croisées au nombril, vous avancez et les lys de votre éloquence éclosent à vos pieds... les abeilles du Verbe s'envolent dans le soleil, ivres de miel,

Et les yeux emplis d'ivresse extatique
Barrès, usurpant aux sacrifiés
L'hommage royal du dévot cantique
Sur l'autel qu'il sert s'est déifié !

(Ephraïm Mikhaël, que votre ombre me pardonne, et qu'il me coûte de vous mêler à cette pauvre histoire.)

Ah ! que je vous aime mieux (si j'ose dire) dans l'autre rôle... Car ce sont des rôles, n'est-ce pas ! et le ciel de France est un beau décor où le geste s'immortalise — le mouvement du menton — et le doigt accusateur : conseil de guerre — et l'appel aux tribunes — et enfin le signe de paix (intérieure s'entend) et la menace qui l'amplifie : sans quoi... Quoi ? Monsieur Maurice Barrès ! Argumentons, voulez-vous, et du mince personnage que je suis à l'Immortel que vous fûtes, oubliez les distances et inclinez-vous jusqu'à m'entendre. Le Kaiser et ses... nationalistes ont voulu la guerre, n'est-ce pas ? On le proclame sur vos bancs, on ne l'ignore pas sur les nôtres. Il est entendu encore que « ventres affamés ayant quelquefois des oreilles », ils ont ouï la voix de M. Wilson par-dessus l'Océan et la France ennemie et qu'ils y vont répondre, avides de paix, et qu'il faudra bien que nous les entendions aussi... sans quoi !.. *Quoi ?* Monsieur Maurice Barrès ? Je n'insinue pas une seule minute que vous ayez voulu la guerre (la Grande s'entend), ni surtout que vous l'ayez faite, et loin de moi la pensée d'assimiler votre « geste » du 22 janvier à ceux du comte Hertling. Mais comme ils viennent en même temps et que le Moloch des armées qui les inspirent (le *Gott mit uns* » pangermaniste et le Bon Dieu de M. Bazin, votre confrère en Immortalité) est vraiment un seul en trois personnes

..... **CENSURE** .....

D'avoir écrit ces lignes, je suis à vos yeux traître à « votre » pays, qui est aussi le mien, borné à son horizon d'un réseau barbelé et de quelques trous ou l'œil s'accroche — terre à terre sans jeu de mot — jusqu'à n'oser plus (plus loin, plus haut) à travers l'espace où les trajectoires creusent leurs sillons de Mort s'aller poser sur l'autre bord du Rhin où vous nous avez donné rendez-vous — combien de fois déjà ? — du haut d'un socle où Strasbourg vous est à la fois sensible et favorable.

Je me console, en mon humilité, d'avoir plus saigné dans mon trou, où vous ne m'irez point chercher malgré mon Défaitisme (le mot est ignoble, je vous l'emprunte) que vous n'avez encore humecté, d'éloquente salive et d'encre fielleuse, les marches où vous ascendez, depuis plus de trois ans, pour n'atteindre pas encore plus haut que les pieds ! les pieds d'une vierge de pierre dont vous ne serez, dans les âges des âges, rien d'autre que l'eunuque au vain vouloir et au geste impuissant.

Quant à nous, comme dit Georges Pioch, dont je m'honore humblement d'entendre — jusqu'au bout ! — la Parole, notre vague monte monte, et le jour n'est pas loin où elle vous emportera, le bec dans l'aile déplumée et les pattes raidies, comme l'oiseau des tempêtes frappé par l'éclair que le flot roule quelque temps et qu'il rejette, dédaigneux, aux crabes du rivage.

Noël-E. GARNIER.

Libres Propos de Marianne

CARNAVAL EST MALADE

Cette année encore, Mardi-Gras fut malade...

C'est que la joie n'a pas droit de cité quand le malheur plane sur la ville...

Paris pleure !... Mais il ne désespère pas.

Quand sur le monde coule des flots de sang, sur les villes les plus belles comme sur les hameaux les plus modestes, il pleut des larmes, beaucoup de larmes !

L'année prochaine, espérons-le, la gaîté sera revenue malgré toutes les douleurs si la Paix, la douce paix revient régner sur les vivants. Nous le souhaitons tous !

Mais nous ne voulons pas d'une paix menteuse ou d'une paix de Carnaval !

Nous voulons une paix franche et durable qui puisse avoir la confiance des Peuples ! Ce ne sont pas les tyrans qui la leur donneront...

Pas de paix déguisée ! C'est-à-dire, pas de paix armée qui épuise les nations et ne rassure pas la société. Mais une paix, dompteuse des instincts cruels ! Cette paix-là, les Peuples doivent eux-mêmes l'imposer aux despotes !

Si, comme on l'espère, la guerre atroce actuelle doit être la dernière, le Militarisme aura vécu. Il deviendra pour le monde civilisé une monstruosité à supprimer.

Les Peuples se réjouiront alors d'un bout de l'année à l'autre et les Carnavals des années de Paix future ne verront plus les horreurs de ces Carnavals d'avant-guerre. Vous en souvenez-vous ?...

On ne verra plus de parents assez bêtes pour oser encore déguiser leurs enfants en soldats. Cela rappellerait un trop horrible passé !

Les réjouissances du temps prochain de la paix future ne seront plus l'apologie inconsciente et stupide du Militarisme.

Pourtant, hélas ! la Bêtise humaine est si grande que la Guerre elle-même ne l'aura pas anéantie.

C'est par l'Amour que nous vaincrons la haine... C'est par l'entente des Peuples que nous supprimerons les discordes entre nations. C'est par la Pensée et par le Travail que nous régénérerons le monde.

Ainsi l'espèrent tous les citoyens dont la guerre n'a pu atrophier les sentiments. Ainsi le veulent les mères, les épouses, les amantes qui compteront demain dans l'humanité, car elles sont celles qui nous donneront le bonheur humain pour l'avenir !

..... CENSURE .....

DEMAIN

J'ai lu sous ce titre, entre autres belles choses, dans la superbe revue Lutetia, *une noble exhortation de George Saulgot à la Jeunesse de France.*

..... CENSURE .....

« Quand après le plus immense cataclysme qui se soit jamais abattu sur l'humanité...

« Quand sur les champs de bataille du monde des multitudes de croix s'effriteront sur les tombes de millions de cadavres...

« Quand une infinité de veuves et d'orphelins, de mères et de fiancées pleureront, quand les grands revenants de la Grande Guerre traîneront lamentablement l'horreur de ce qu'ils auront vu...

« Alors il y aura pour la jeunesse de France une œuvre immense à accomplir, la plus grande dont dans l'histoire des siècles une génération fut changée...

« Jeunesse, qui, à côté de tous ses droits inviolables a des devoirs impérieux et sacrés ; jeunesse qui va vivre pour achever l'œuvre impérissable des ancêtres.

« Demain tu seras l'espoir de cette nation que les souffrances et les larmes auront encore grandie.

« Ne te laisse pas bercer par des utopies qui te seraient funestes, ne te laisse pas entraîner à des retours vers un Passé qui ne peut plus être.

« Demain sur les tombeaux chéris porte les plus belles fleurs, les plus belles gerbes.

« Travaille pour que cette société se perfectionne.

« Travaille pour que cette Humanité devienne meilleure.

« Héritière d'un grand Passé, sois l'ouvrière d'un grand Avenir.

« Jeunesse, la France entière espère en toi. »

L'ANXIEUX PROBLEME

« — Où allons-nous, ma chère ?... Tout devient si coûteux qu'on ne pourra bientôt plus vivre ; où allons-nous, ma chère, où allons-nous ?... »

Telle est la conversation qu'on entend partout.

En effet, il y a hausse partout : hausse des denrées ; hausse des effets ; hausse des médicaments ; hausse de tout enfin...

Si bien que les travailleurs ne savent plus comment joindre les deux bouts.

..... CENSURE .....

Les patrons pleurent misère, eux aussi, oubliant de dire que si les impôts sont, pour eux, plus lourds que jamais, en revanche, les produits manufacturés, les articles ouvrés dont ils ont les bénéfices ont tellement, à cause de la hausse de tout, haussé de prix de vente, que leurs revenus, avoués ou non, sont formidablement haussés.

Quant à l'ouvrier et surtout quant à l'ouvrière, la question n'est pas la même. Elle est extrêmement angoissante.

Les salaires n'augmentent pas en proportion du coût de la vie... Il s'en faut.

Aussi voit-on des ouvriers et ouvrières gagner le double de ce qu'ils gagnaient avant la guerre être réduits à ne pouvoir subvenir aussi bien à leurs besoins les plus modestes.

C'est pourquoi, partout, dans toutes les corporations, des revendications incessantes se posent.

..... CENSURE .....

C'est le moment de se sentir les coudes entre travailleurs. C'est le moment de rester unis et d'avoir une volonté commune pour que l'anxieux problème ne se résolve pas encore au détriment des travailleurs.

LES CONGRES

On parle beaucoup, dans le monde ouvrier, des congrès qui se sont tenus, se tiennent ou vont se tenir.

C'est, pour le moment, le congrès des travailleurs de l'industrie du vêtement qui me paraît le plus intéressant.

Ensuite, le congrès des mineurs.

Mais je ne puis vous parler ici de tout. Pourtant le congrès régional des travailleurs de l'industrie du vêtement peut surtout intéresser les femmes.

C'est pourquoi il faudra que la Voix des Femmes *lui consacre un article entier. Elle se le propose pour le prochain numéro.*

LE JEUDI FEMINISTE

Sous cette rubrique, dans le Journal du Peuple, *une nouvelle collaboratrice se propose de traiter, chaque jeudi, sous forme de dialogue, les questions du féminisme.*

Bon courage à Mme Rauze, préposée à cette rubrique, où elle se propose d'englober tout ce qui concerne le parti féministe. C'est bien vaste et bien étroit cela !

Quant à nous, à la Voix des Femmes, *nous restons en dehors de tout parti, même du parti féministe, et nous pensons être ainsi bien plus fortes et mieux comprises en disant simplement et toujours :*

« La Femme doit compter sur elle-même et s'associer à l'homme pour revendiquer et conquérir son droit à la liberté individuelle et son droit à la vie digne ! »

MORT-NE

Nous avons annoncé, la semaine dernière, l'éclosion d'un nouveau journal couvé par le spirituel Canard Enchaîné.

Mal éclos, ce journal, portant le titre de Quotidien de Paris, *a fini de paraître.*

Est-ce à dire qu'un journal propre ne peut vivre sans publicité ?... Alors, gloria victis !

MARIANNE.

Notes d'une villageoise

Je vous ai, dans de précédentes notes, dit que nous étions bien mal partagés ici, comme lecture quotidienne ; les journaux qui nous parviennent, sauf bien entendu, ceux demandés spécialement, mettent parfois notre esprit en piteux état, tant notre jugement se trouve tiraillé en tous sens par les affirmations qui se démentent les unes les autres.

Je possède un voisin qui n'aime pas les Russes ; il prétend que mon indulgence à leur endroit est faiblesse, et ne comprend pas que je puisse douter des affirmations de la presse concernant les trahisons des révolutionnaires.

Or donc, il y a quelques jours, mon voisin brandissant un numéro du *Petit Parisien* m'interpelle :

— Eh ! bien, vous avez vu ? Lénine, Trotsky, tous vos sales Russes. il est prouvé qu'ils sont vendus à l'ennemi ?... Tenez, lisez...

Je lis. En effet, il semble n'y avoir pas de doute, ces « sales Russes » sont bien des agents boches, du moins le *Petit Parisien* l'affirme, sous une manchette suggestive (à l'instar du *Matin*), et cela, avec documents à l'appui. Cependant, pour cacher mon désappointement quelques instants de plus, je tourne les feuilles du journal, et là, en troisième page, mais sous des dehors beaucoup plus modestes, on signale la mésentente entre maximalistes et délégués du Kaiser, et on annonce comme imminente la rupture des discussions pour la Paix.

— Dites donc, voisin, à votre tour, lisez...

Il lit...

— Qu'en pensez-vous ? Pour des compères, ils ne paraissent pas s'entendre beaucoup ! Guillaume n'en aura pas pour son argent !

Il ne me répond pas, paraissant réfléchir intensément, puis soudain :

— Ah !... voisine ! tout cela c'est du « bourrage » ! Ce que notre tête est complaisante tout de même pour s'y prêter depuis si longtemps. Tenez, c'est comme l'*Ouest-Eclair*, en voilà encore un bourreur de crânes ! Lorsque Malvy a protesté de son innocence devant les députés, ce journal n'a pas manqué d'écrire : « que son attitude nerveuse, ses traits pâlis, son émotion visible » n'étaient pas la contenance d'un homme innocent. Quand ça a été le tour de Caillaux qui, lui, s'est montré calme, maître de ses sentiments, et a tenu tête froidement à ses adversaires, l'ineffable *Ouest-Eclair* n'a pas oublié de souligner que ce n'était pas là attitude d'innocent. — Ainsi, quoique parlant de deux hommes différents, le même cliché a servi !... et la culpabilité de l'un et de l'autre reste encore à prouver ! — Mais, enfin, « ils » nous croient donc bien bêtes ! je vous assure, voisine, que je ne suis plus si certain que nos alliés sont de « sales Russes ». Ah ! qui croire ?

— Oui, qui croire ? ?...

Germaine BURAY-DEGROUD.

PROPOS

J'en suis fâché, mais je me vois obligé de replacer ici le fameux *Quos vult Jupiter perdere dementat*. La « psychose des belligérants » semble être d'abord et surtout une cécité opaque. Et dire que l'on prétend faire luire la vérité de la justice dans cette nuit pathologique ! Emile de Girardin a dit : « La guerre... c'est la société glorifiant ce qu'elle flétrit, et flétrissant ce qu'elle glorifie !... » C'est fort exact : à preuve le pacifisme et l'esprit chrétien universel qui peuvent devenir des crimes, alors que le journalisme encasserolé peut être tenu en haute considération !

Je crois que fort peu de nos concitoyens se rendent compte que cette interversion morale n'est pas sans influencer la balance de Thémis. Je vois même des socialistes disposés à placer toute leur confiance dans le plateau... nickelé. « Quand le Sénat aura établi l'inanité des accusations de M. Daudet..., etc. » dit Gustave Rouanet (*Vérité* 8 février). Inanité pour des temps normaux, oui ; mais renversés, qui peut en répondre ? Le délit change, ou plutôt : « la société punit ce qu'elle récompense » comme dit encore Emile de Girardin — à preuve des femmes emprisonnées pour avoir montré quelque sensibilité contre les horreurs de la guerre.

« Le mal étant pris pour le bien, le bien devient une arme entre les mains des plus mauvais. Et c'est une double infortune pour la vérité et la justice », a dit textuellement Mgr Bolo dans son bon livre *Pour la Paix, pour la Liberté*. (Haton, éditeur.)

« Vite et tout », répètent les obturés de gauche. Quel zèle les prend pour la liquidation d'affaires si visiblement montées et agencées par la réaction, alors que depuis plus de trois ans et demi ils consentent à l'étouffement progressif de la seule importante parce que fondamentale ; de celle qui, jugée en temps légal, eût évité toutes les autres, et le reste ! en révélant la vérité... , qui maintenant... On a bien vu que M. Paul Meunier écrivait, le 15 décembre au garde des Sceaux une lettre qui débutait ainsi : « Plus de trois années se sont écoulées depuis la mort de Jaurès. Au lendemain de l'abominable crime, le président du Conseil d'alors avait fait poser, sur les murs de Paris, une affiche blanche officielle ; c'était une proclamation éloquente et attristée, où M. Viviani associait le gouvernement à ce grand deuil national et où il affirmait avec force « que le coupable « serait châtié »...

(Oui, à propos. Cette affiche officielle du 1er août au matin, collée quelques heures après l'assassinat...) Et puis, silence à nouveau sur la lettre de Paul Meunier ; silence pendant lequel les derniers témoins achèveront de disparaître. Voilà ce qu'ont accepté, acceptent et accepteront tous les obturés de gauche à qui la plus sombre réaction fait crier naïvement : « Vite et tout ! »

Des dépêches ? Ils vous en fourniront autant qu'il en faudra à votre hyperjobardie — pour ne rien dire d'autre. Le premier n'est-il pas depuis dix ans le *Maître du Télégraphe ?* — Mais pourquoi parler de lumière quand on a laissé souffler les flambeaux ?

Aussi bien estce question à débattre, lequel est le plus lâche, ou de savoir la vérité et de la sceller, ou de ne pas la chercher par crainte de la découvrir.

***

L'état de guerre exige pour perdurer un grand nombre de complicités conscientes ou inconscientes. Nous les passerons en revue un jour. Actuellement il est une espèce de compères à qui l'on a beaucoup recours, ce sont les *humoristes*. Nombre de bons esprits même se sont laissés prendre à la grossière diversion des rigolos funèbres !

Mazarin ayant promulgué des Edits bursaux plutôt excessifs, n'était tout de même pas sans appréhension sur l'accueil qui leur serait fait. On vint lui rapporter que des chansons fort satiriques avaient été composées qui les critiquaient en termes des plus vifs. On connaît son historique soupir de satisfaction : « Ils chantent la *canzonetta*, donc ils paieront. »

C'est du machiavélisme de tout repos. Bon enfant, pourrait-on dire. *Qui rit est désarmé*, assure la Sagesse des nations. En effet, ce n'est pas lorsque Jacques Bonhomme se tire-bouchonne qu'on peut lui intimer : Citoyen, un pavé !

Il y avait déjà les pleureurs pour enterrements. A la liste des métiers bizarres il faut ajouter celui, contraire, de bouffons pour calamités. Plusieurs se sont révélés qui, pour atteindre à la plus fructueuse notoriété, n'attendaient que l'occasion de la ruine, des hécatombes et des malheurs publics !

On prétend qu'il existe un moyen d'apprivoiser et d'adoucir le lion qui consiste à lui prodiguer les caresses lascives qui énervent sa virilité jusqu'à l'épuisement de ses instincts. Le lion populaire lèche la main qui le chatouille. Si j'ose dire...

Celui qui a eu l'heur de fréquenter à l'*Echo de Paris* en 1914, au moment où Barrès, Cherfils, Franc-Nohain, comme d'un Sinaï rouge, irradiaient une fulgarante copie, et qui retourne maintenant, doit trouver, j'imagine, un certain changement. D'abord, le plus essentiel de tous, manque. *Le Grand Electeur*, qui avait fait marché des voix de toute la droite, à des conditions que je dirai, pour assurer l'élection que vous savez. »

; celui-là a jugé à propos de fausser compagnie et de partir pour un autre monde quand il vit l'étranger sur notre sol. C'est au moins d'un homme conscient et scrupuleux. Les autres, qui n'eurent point cette délicatesse, ni d'ailleurs cette responsabilité, aujourd'hui doivent s'abreuver d'un autre philtre ! De là le besoin de diversions n'en fût-il plus au monde. D'autre part, si nous comparons les proses de nos jours à celles de 1914, nous constatons quelques différences notables. Par exemple, M. Maurice Barrès, les pieds sur les chenêts, écrivait : « Italie, Roumanie, Grèce et Bulgarie, quand il vous plaira, si le cœur vous en dit, nous vous ferons place à la bataille et au festin final. Sinon, avec nos propres moyens, allègrement, nous accomplirons la dure besogne, l'écrasement de l'Allemagne. Il ne faut tout de même pas se figurer que nous soyons en pein d'achever une opération plus qu'à moitié accomplie. » Et un autre jour : « Il saute aux yeux qu'on ne laissera pas à l'Etat prussien le bassin houiller de la Sarre, dont les dix ou quinze millions de tonnes équilibreront notre consommation. » (*Echo de Paris*, 26 février 1915.) Voilà qui était catégorique. Maintenant, le même Barrès écrit à la même place, et s'adressant à ses lectrices : « M. Boret a besoin de votre collaboration (*sic*). Il désire que vous vous employiez à créer des habitudes nouvelles de frugalité... Bref, on compte sur vous, mesdames, pour mettre à la mode le rationnement volontaire. » (*Echo de Paris*, 23 janvier 1918.)

Partager l'Europe et ses mines de charbon, promettre monts et merveilles, et devenir le comparse du ministre de la ceinture, c'est ce qui s'appelle une modification.

« Commencer par Homère et finir par Callot !
« Epopée, épopée, ô quel dernier chapitre ! »

***

Ce même Barrès écrit le 18 janvier dernier : « Evoquez le vainqueur d'Arcole et de Lodi, l'homme qui invitait ses soldats à regarder en face 40 siècles d'histoire pour les égaler et les surpasser en héroïsme... » Il y a là une falsification, ce qui n'est pas très surprenant. En réalité, Bonaparte, en Egypte, a dit à ses soldats : « Du haut de ces pyramides, 40 siècles vous contemplent. » C'est donc l'opposé : les soldats ne sont pas invités à regarder « en face » 40 siècles ; mais à subir, eux, la contemplation des dits. Au surplus, le lecteur non bourré sait que

CENSURE

***

Encore M. Barrès. Le 1er février dernier, après le raid des Gothas, dans un article intitulé : *Paris à l'honneur*, il écrit imperturbablement : « Mais les enfants, les femmes, les jeunes et vieilles gens de Paris, bien loin d'être terrorisés, éprouvent une sorte de contentement moral à partager un peu du risque dans lequel vivent quotidiennement les êtres qu'ils aiment et estiment le plus. »

Est-ce parce qu'il est Auvergnat que M. Barrès se retranche lui-même des « jeunes et vieilles gens de Paris » ; toujours est-il que le député des échaudeurs n'habite ni son arrondissement ni Paris, et qu'il va se coucher dans le fond obscur de Neuilly-sur-Seine. Et si Paris est « à l'honneur », Neuilly ne l'est pas. Mais quel dommage que M. Barrès ne veuille pas partager notre « contentement moral » !

Toutefois, il y a d'autres personnages dans son cas...

ERMENONVILLE.

PETITES NOTES. — M. Clemenceau écrivait dans l'*Homme enchaîné* du 7 novembre dernier : « Un de mes amis a pu jeter, au quai d'Orsay, un rapide coup d'œil sur certain dossier... » Pas très délicat l'ami, et pas très en sûreté les dossiers au quai d'Orsay.

CENSURE

— On a trouvé, paraît-il, dans le coffre de Florence, un projet dont l'un des articles consistait à consulter le peuple au moyen d'un *referendum* sur l'opportunité de la paix ou de la continuation de la guerre. Quelle aubaine pour rendre M. Caillaux tout à fait impopulaire parmi le « Peuple Souverain » !

— Le lendemain du raid, un journaliste des *Débats* rapporte en première page « l'impression du public » et il reproduit imperturbablement ce propos qu'il dit avoir entendu : « Quel malheur qu'on ne puisse aller jusqu'à Berlin ! » — Pauvre *Journal des Débats !*

— Le 7 janvier, à l'Académie des Sciences, M. Paul Painlevé a rappelé l'exemple d'Archimède ! Il a dit : « Mais dans Syracuse assiégée, Archimède appliquait la rigoureuse justesse de la géométrie à la construction de catapultes géantes. » — Très exact et plein du sens de l'actualité ! D'ailleurs, avec ou sans « justesse rigoureuse », Syracuse fût parfaitement prise par Marcellus... Et les dieux protègent le député du Ve arrondissement du sort d'Archimède.

— Les mesures que l'on prend pour garantir les « œuvres d'art » contre les exploits des pirates nocturnes des airs, montrent toute l'intellectualité et le bon sens des *Pouvoirs publics*. Tout le monde est fixé !...

ERM.

La Bourse et les Affaires

Société Générale de Force & Lumière

Société Anonyme au Capital de 18.000.000 *de francs*

AUGMENTATION DE CAPITAL

La Société a décidé d'augmenter son capital par l'émission de 48.000 actions de 250 francs, au prix de :

260 francs payables en souscrivant.

La souscription est exclusivement réservée aux actionnaires qui ont un droit de préférence à raison de 2 actions nouvelles pour 3 anciennes. Les souscriptions réductibles ne sont pas admises.

Les souscriptions sont reçues jusqu'au Lundi 25 Février 1918 à la *Banque Nationale de Crédit* à Paris, et dans ses Succursales et Agences.

Au *Cédit du Rhône et du Sud-Est* à Lyon, chez MM. G. CHARPENAY & Cie, à Grenoble.

La publication de la Notice exigée par la Loi a été faite au *Buletin desl Annonces Légales Obligatoires*, n° du 28 janvier 1918.

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

VI. — Un infâme projet
(*Suite*)

« Il est superflu de dire que nos critiques d'art et de littéra« ture tiendront de notre puissance une force décuplée, « inconnue de leurs aînés. Ils pourront faire la pluie et le beau « temps ; soyez assurés que sous notre direction vigilante et « rémunératrice ils ne manqueront pas de faire la pluie et la « tempête. Leur œuvre anarchique sera incomparable, simple« ment en consacrant les incapables qui suivront notre sillage, « et en traitant par le silence les hommes de talent et surtout « les créateurs. La différence de traitement produira des résul« tats qui seront encore ici en proportion de notre diffusion, « c'est-à-dire énormes. Notre silence suffira : l'homme que nous « voudrons ignorer, le monde l'ignorera ! Eût-il des idées, de « l'esprit, du génie, il se débattra en vain dans l'obscurité ; « alors que nous aurons le pouvoir de mettre dans la pleine « lumière de la notoriété et même de la popularité, des cuis« tres, des pieds-plats et des paresseux.

« Donc, jamais d'éreintements chez nous. Dans le magma « moral que nous aurons fait, le vrai étant indiscernable, et la « gloire étant *une*, comme je l'ai montré, un éreintement à si « fort tirage constituerait encore une réclame. Le silence, voilà « notre arme contre l'intelligence !

« On conçoit aisément quels seront, au bout de quelque « dizaine d'années, les résultats de ce système dans le domaine « des arts et des lettres ; ce sera l'abaissement dans une pro« portion énorme du niveau intellectuel des productions. La « platitude vantée ; l'originalité et la conception tenues sous « le boisseau, quelle bonne besogne de néant !

« Notre action désorganisatrice s'étendra sur tous les arts, « la raison même du plan que nous développons devant vous « étant l'extinction des esprits dont les arts sont les flambeaux. « Toutefois, il nous paraît inutile pour le moment de nous « préoccuper de l'art théâtral, qui est déjà en bonne voie de « décomposition. Le théâtre appartiendra de plus en plus aux « Juifs, et il convient de s'incliner devant la valeur désorgani« satrice de cette race. Nous ne pourrions mieux faire. C'est « pourquoi nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qui, selon « nos prévisions, sera, au commencement du xx^e^ siècle en « pleine putréfaction.

« Reste la politique. Nous nous garderons bien, évidemment, « de prendre position dans les partis que nous considérons « tous comme généralement périmés. D'ailleurs il n'y en aura « bientôt plus aucun puisqu'il n'y aura plus aucune sève ni « aucune foi.

« Mais la société moderne a, dans ce qu'on nomme le suf« frage universel, un admirable instrument de déliquescence « que nous ne devons pas négliger. Par elle-même, la loi du « nombre, c'est-à-dire de la force, n'est-elle pas exquise pour le « matage des intelligences ? Faire gouverner la minorité spiri« tuelle et éduquée par la majorité veule et fruste ; imposer à « l'effort moral et à la lucidité la lutte et la direction des « impulsions des tares et de l'alcoolisme, c'est une sorte de « gageure macabre dont nous saurons profiter en en accentuant « les effets.

« Nous savons bien que quelques sociologues sincères, — « car il y en a, — parlent de l'éducation du Suffrage et de sa « moralisation. Cette espérance, d'ailleurs chimérique en soi, « puisque le relatif persisterait, ne tardera pas à recevoir le « démenti des faits, et nous y aiderons puissamment. La menta« lité développée par la presse dont nous serons le prototype « monstrueux, sera la plus parfaite caricature du citoyen ! Il « n'y aura rien à tirer de nos innombrables lecteurs définitive« ment aveulis et qui ne croiront qu'à « la galette » !

« Nous aurons corrompu tout enthousiasme ; rendu dou« teux et incroyable tout dévouement !

« La génération que nous aurons formée sera parfaitement « sceptique. Peut-être se trouvera-t-il encore quelque vieil écri« vain suranné et encore probe qui s'écriera dans quelque « feuille ignorée : « On dirait que le peuple français, jadis si « généreux, si chevaleresque, même si bouillant, ne peut plus « s'enflammer pour rien de grand et de beau ; et que, d'autre « part, on puisse lui infliger toutes les humiliations sans qu'il « se redresse ! Lui qui fit tant de révolutions, il courbe le front « comme un bœuf servile et lourd !... »

« Ce sera vrai ! Nous aurons coupé tous les ressorts : le « peuple jadis le plus ardent ne sera plus qu'une lamentable « chiffe. Ses députés qui, par le mécanisme même du scrutin « et de ses préparations seront les fleurs mêmes de la corrup« tion, pourront le tondre à loisir, augmenter leurs propres « émoluments : il les a nommés et les renommera lui-même, « dans l'abjection de ce qu'on lui dira être sa souveraineté. « Notre journal tous les matin, l'absinthe tous les soirs, le bul« letin de vote de temps à autre, voilà tout ce qu'il faudra à ce « peuple vidé sur lequel alors on pourra tout se permettre. Or, « mes frères en Nihilisme, ce résultat ne sera-t-il pas admirable « et infiniment supérieur à ce que pourrait produire dans le « même laps de temps la propagande d'intimidation par le fait « brutal, et les actions individuelles, même les plus audacieuses ? « Et peut-on comparer des centaines, même des milliers d'exis« tences fauchées, quelques trains déraillés, quelques quartiers « détruits, faits brutaux et espacés qui laisseraient intacte la « vitalité de la nation, avec cette action désorganisatrice for« midable qui empoisonnera la source de la pensée humaine et « fera d'un peuple fier moins qu'un bétail ?

« Poser la question, c'est, pour tout vrai nihiliste, la « résoudre.

« Vienne une guerre, et vous verrez les résultats définitifs « de l'organisation de la désorganisation que nous venons de « vous exposer. Que disions-nous ?

CENSURE

« Telle est, mes frères, la proposition que votre Commis« sion croit devoir vous faire part dans le but que vous lui avez « assigné. »

Cette affreuse pièce portait ici, au crayon bleu, la mention : « *Adopté à l'Assemblée générale du 4 mai tenue dans les Cata« combes.* »

(*A suivre.*) **ERMENONVILLE.**

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris